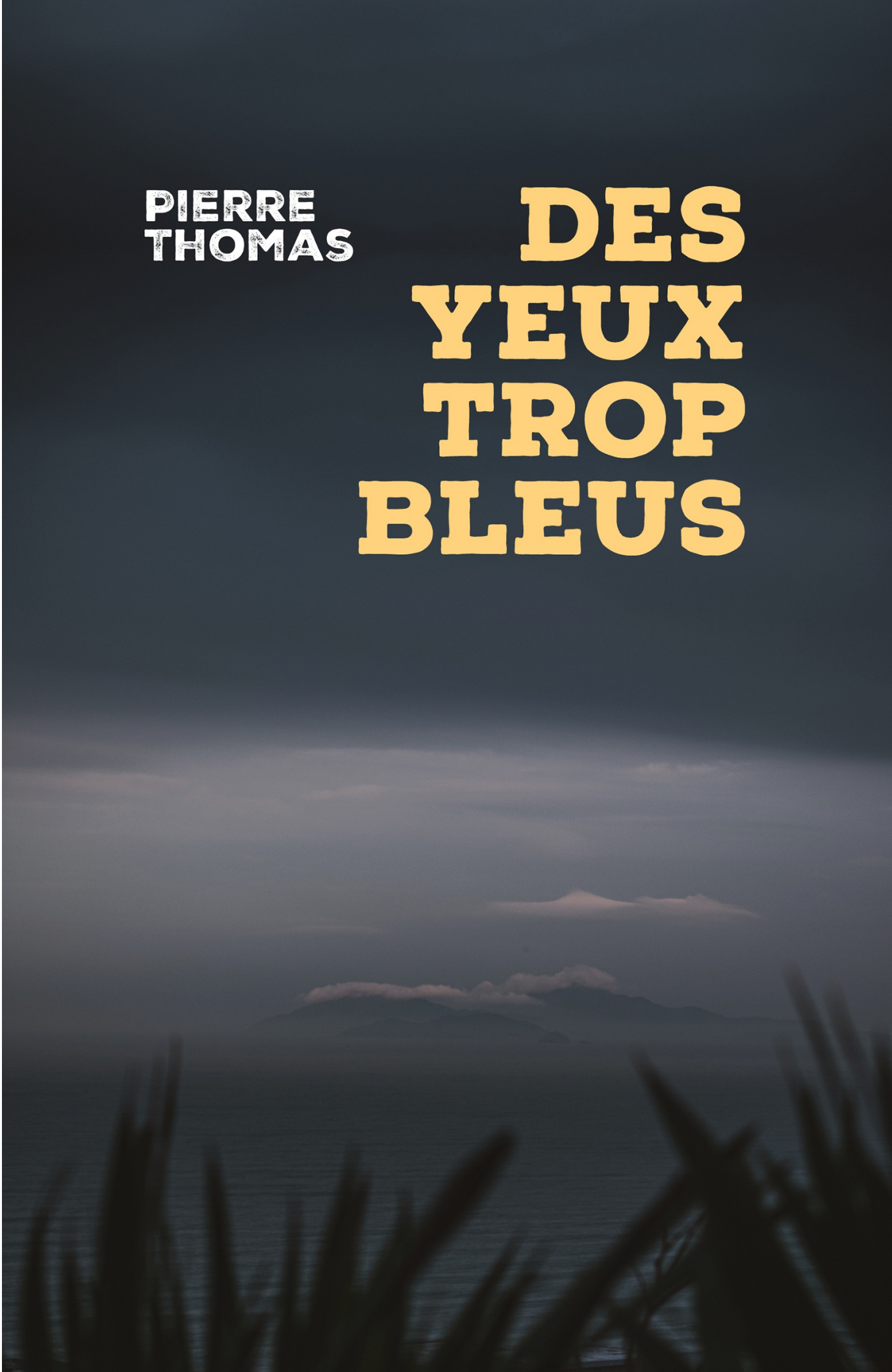


**PIERRE
THOMAS**

**DES
YEUX
TROP
BLEUS**



Pierre Thomas

Des yeux trop bleus

© Pierre Thomas, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6528-4

Image : Istockphoto.com/

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Pierre et à Thomas.

À mon père et ma mère, dont les souvenirs de ces temps oubliés ont marqué mon enfance.

À Nadette, Gérard et Philippe.

À mes amis lecteurs et lectrices de la première heure, dont les précieux commentaires ont permis à cette ultime version d'aboutir.

À Hélène, présente à toutes les étapes, qui a gracieusement mis son prénom à la disposition de l'histoire.

... et à tous ceux qui liront ce roman, en leur souhaitant le même plaisir que celui que j'ai eu à l'écrire.

Les principaux personnages autour du héros :

- Jacques et Hélène
- Serge.
- Otto et Werner, les frères d'armes, leurs épouses Katharina et Edda.
- Victor et son second José, les marins du PABLO VERDE et du CEFIRO.
- Kurt à Cadix.
- À la Guarida : Leandro et son fils Pablo, Maria, Pedro et le docteur Muñoz.
- Heinrich de Wismar, maître Rodel de Lübeck et la tante de Grömitz.
- Roberto et son hôtel de Buenos Aires.
- L'inspecteur à Sidi Bel Abbès.
- L'aumônier à Hanoï et Lan à Cholon.
- Henri et Esteban, les pilotes de Biarritz.
- Raoul et son PB.Y.
- Claire, Mickaël, Jeff, Seth, monsieur Harcle et Tao, les Canadiens.
- Javez le responsable des dockers.
- Madame Fieser et tous ses amis.

Les éléments historiques évoqués dans le roman sont authentiques, et bien que l'intrigue soit une pure fiction, elle s'appuie largement sur des témoignages réels issus de sources diverses. Les personnages de Jacques, Raoul, l'aumônier et du héros sont librement inspirés de personnes ayant existé, mais leurs parcours, propos et convictions n'ont aucun lien avec la réalité.

Les poèmes de Charles Baudelaire et Victor Hugo sont reproduits en annexe à la fin de l'ouvrage.

Paris, samedi quinze décembre 1962.

— Je n’ai pas suivi la conversation, mais il me semble avoir compris que la personne avec qui tu parlais au téléphone allait venir dîner ce soir.

— Oui, c’est incroyable ! Un ancien ami que j’ai connu en Indochine.

— Un pilote ? Comme toi.

— Non, c’était un légionnaire d’origine allemande, il s’appelait Martin. Sans lui, je ne serais probablement pas là ce soir.

— Un légionnaire ! Comment l’as-tu connu ?

— Par le hasard de son affectation, il était responsable de soute sur notre avion.

— Comment un officier et un légionnaire peuvent-ils devenir amis ? Il avait quelque chose de spécial ?

— J’ai compris qu’il sortait de l’ordinaire dès notre rencontre, à la façon dont il s’est présenté. Sa posture était réglementaire, mais il avait une aisance naturelle, un côté chaleureux, il dégageait une énergie particulière. En plus de l’allemand, il parlait couramment le français, l’anglais et l’espagnol... et il était passionné de littérature. Tu vois, vous avez des points communs. Un autre signe distinctif, ses yeux, vraiment très bleus.

— Un légionnaire aux yeux bleus, qui apprécie la littérature et qui parle quatre langues, effectivement, on sort de la banalité. Que sais-tu d’autre à son sujet ?

— Peu de choses. Son parcours était difficile à imaginer. Le passé est un sujet tabou dans la Légion. J’espère que ce soir il nous en dira plus, et tu verras, derrière son air sérieux il dissimule un véritable sens de l’humour.

— Un légionnaire allemand, qui parle quatre langues, passionné de littérature et qui a le sens de l’humour... sincèrement, je n’y crois plus.

— Ce sont des préjugés. L'humour allemand est basé sur le double sens des mots, quand on ne parle pas la langue, on ne peut pas comprendre.

— Comment quelqu'un d'aussi fin et érudit a-t-il pu se retrouver dans la Légion ? Et comment savais-tu qu'il était passionné de littérature ? Vous en parliez ?

— Oui, à de nombreuses occasions, quand nous avons commencé à mieux nous connaître. Avant, j'avais remarqué qu'il gardait toujours un livre à proximité. Il s'intéressait à tout, il lisait de la littérature, de l'histoire, de la poésie, des livres techniques, scientifiques... certains concernaient les échecs, pourtant je ne l'ai jamais vu jouer.

— Et qu'a-t-il dit au téléphone ?

— Qu'il était à Paris pour nous rencontrer, que c'était important. Il savait que j'étais marié parce qu'il m'a assuré qu'il serait ravi de faire ta connaissance, et il a insisté pour que nous restions discrets sur sa venue.

— Pourquoi ce mystère ? Il est recherché.

— Je ne sais pas, il nous expliquera... ne t'inquiète pas.

— C'est étrange que vous ne vous soyez pas recontactés plus tôt.

— Il avait été porté disparu, je le croyais mort. C'est inouï qu'il soit là ce soir !

— C'est encore plus bizarre. Pourquoi a-t-il attendu si longtemps pour donner signe de vie ?

— Je sens que sa visite t'ennuie... Il n'y a aucune raison, je t'assure, c'est vraiment quelqu'un de charmant, tu seras surprise.

— Vous allez parler de l'Indochine, nous avons convenu de ne pas aborder ce sujet. C'est même toi qui l'avais proposé, tu disais que c'était de l'histoire ancienne, que tu avais tourné la page, qu'il fallait oublier. Vous allez raviver les mauvais souvenirs et les vieux démons vont refaire surface. Tu ne faisais plus de cauchemars. Comment va réagir ton légionnaire quand il va apprendre que pendant que vous vous battiez en Indochine, mes amis et moi, nous militions pour la paix et l'arrêt des combats.

— Je sais ce que nous avons décidé. T’ennuyer avec mes mauvais souvenirs n’avait aucun intérêt, mais ce soir c’est différent, savoir Martin en vie est une incroyable nouvelle. Tout va bien se passer, il était là-bas contre son gré, c’était évident. Je suis sûr qu’il va approuver tout ce que tu as fait. Tu militais sans violence pour une cause à laquelle tu croyais, tu n’as jamais fait partie de ceux qui accueillait les blessés en les insultant ou en leur jetant des pierres.

— Non, je n’ai bien sûr jamais jeté de pierres sur qui que ce soit, et encore moins sur des blessés. Au contraire, je plaignais ces hommes. Je ne comprenais pas pourquoi on les avait sacrifiés, et je ne comprends toujours pas.

— C’est le drame de l’Indochine. Ce soir, c’est un dîner entre vieux amis qui se retrouvent, pas une réunion d’anciens combattants.

— Admettons... Maintenant, si je ne veux pas avoir l’air de tomber des nues, autant que je sache les détails. Quelle est l’histoire ? Qu’est-ce qui vous a fait tant de mal ?

— C’est l’histoire de trois hommes qui se sont rencontrés dans un beau pays au mauvais moment.

— Qui était le troisième homme ?

— Mon copilote, il s’appelait Serge Belval.

— Vous n’aviez pas choisi le bon moment, mais de toute façon, en tant que militaire, vous n’aviez rien à y faire. Comment êtes-vous tombés dans ce piège ?

— Je ne connais pas les raisons pour lesquelles Martin s’est retrouvé dans cet enfer. Serge voulait vivre en Extrême-Orient depuis toujours pour échapper à la grisaille de son Nord natal. En ce qui me concerne, tout a commencé le jour où j’ai vu un avion de près. Dix ans plus tard, je suis sorti de l’École de l’Air et ma première affectation a été la base aérienne d’Évreux où j’ai passé deux magnifiques années.

— Tu m’as parlé de cette époque à notre premier dîner, tu donnais déjà l’impression de la regretter.

— Évreux en soi n’a rien d’exotique, mais j’adorais ce que j’y faisais. Pour un jeune pilote comme moi voler sur DC3 était exaltant. Nos missions avaient pour destination l’Algérie, l’Allemagne, la Corse... et je savais profiter de tous les

avantages qu'offrait mon statut d'officier. Cette vie correspondait exactement à mes rêves d'enfant, elle aurait pu durer toujours. Quand l'ordre de route pour l'Indochine m'est parvenu, en juillet 52, j'ai compris que les choses allaient changer, sans vraiment réaliser à quel point.

— Pourtant tu savais ce qu'il s'y passait, tout allait déjà très mal.

— On entendait tout et son contraire, et en tant que militaire on ne me laissait pas le choix. D'un certain côté l'aventure était tentante... elle commençait par la route 102.

— C'est à dire ?

— C'était le nom donné à l'itinéraire aérien officiel vers Saïgon. Les aviateurs avaient le privilège de faire le voyage en avion alors que la troupe prenait le bateau. Le périple durait huit jours et passait par Tobrouk, Bagdad, Karachi, Calcutta, Rangoon...

— Superbe voyage en effet, même si autant de pays en si peu de temps, c'est un peu juste pour s'imprégner des cultures locales !

— Et la réalité s'est révélée très éloignée du mythe ! Parmi les passagers, nous étions douze pilotes et l'ambiance à bord était excellente, mais les vols étaient longs, inconfortables et effectivement les escales trop courtes. Nous survolions des paysages grandioses tout en n'en voyant qu'une petite partie à travers les hublots. L'Inde interdisait son territoire aux militaires français, donc, à Calcutta, on nous a remis de faux papiers civils. Cela n'a pas suffi pour obtenir l'autorisation de quitter l'aéroport et il a fallu attendre en pleine chaleur, dans des bâtiments délabrés, que notre avion soit prêt à repartir. Quant à l'arrivée à Saïgon, j'en garde un souvenir mitigé. C'était la mousson, il pleuvait des cordes, nous étions terriblement secoués, certains vomissaient et le pilote s'y est repris à trois fois avant de poser correctement l'avion.

— Cela devait quand même être grisant d'arriver dans ce pays, vous alliez découvrir un monde totalement différent.

— Nous n'avons pas ressenti l'exotisme immédiatement. Un petit car et son chauffeur nous attendaient pour nous conduire au cercle des officiers, une soirée d'accueil y était organisée. La pluie persistait et la chaleur humide était oppressante, pourtant les rues restaient animées ; les gens là-bas ont l'habitude. Il y avait des vélos, des pousse-pousse, des cyclopushes dans tous les sens,